Le rôle de la mère dans la vie de la langue rromani

Diana Kirilova
(de Lom, Bulgarie, étudiante à Paris)

La connaissance d'une langue est une richesse non seulement en soi, mais aussi comme instrument de connaissance d'une culture. Pour pouvoir avoir un réel accès à une autre culture, une autre tradition, on sait qu'il est nécessaire de parler la langue du peuple qui en est porteur. Est-ce que ceci ne serait pas vrai quand est concerné son propre peuple, est-ce que sa propre langue maternelle ne serait pas le portail d'accès à son propre patrimoine de culture et de civilisation ? Ou bien est-ce que sous-estimer sa propre langue maternelle ne signifierait pas, plus directement, sous-estimer son propre patrimoine, sa propre civilisation ?

On comprend l'existence d'une nation à plusieurs éléments, dont le plus important est la langue qu'elle parle. Nous tous, nous savons que le peuple rrom est sans Etat, sans pays et que la langue rromani, avec la sagesse qu'elle convoie, est le seul héritage indien de ce grand peuple. Malheureusement, il y a des Rroms qui ne veulent pas parler leur propre langue. Souvent cela est causé par l'endroit où ils vivent: s'ils sont entourés de ga‡és, ils préfèrent passer inaperçus, ou plutôt ils croient qu'ils passeront inaperçus, en parlant la langue officielle du pays à la maison avec leurs enfants. Ils n'arrivent pas à comprendre qu'il n'y a rien de grave à savoir et à parler une autre langue que la langue officielle du pays.

Une autre cause est la scolarisation des enfants. Les instituteurs, consciemment ou inconsciemment racistes (car mépriser la langue, la civilisation et l'identité d'un autre, c'est du racisme), ont convaincus les parents que savoir et parler deux langues ne peut amener que des difficultés dans les études. C'est le contraire qui est vrai. L'enfant qui parle deux langues peut plus facilement apprendre et comprendre la vie car, déjà avant de commencer l'école, il réfléchit en deux langues et spontanément voit que ce qui est évident dans une langue est peut-être discutable dans une autre. Il apprend donc une sorte de relativité.

Des soi-disant psycholinguistes ont publié ces dernières années en Bulgarie que les enfants rroms savent mal le bulgare car ils parlent rromani à la maison. Or, nous, nous constatons partout que les enfants rroms ont la même connaissance du bulgare que les enfants non-rroms des mêmes quartiers et des mêmes villages, dans la mesure où ils jouent ensemble. Pour les enfants bulgares, on met ce déficit sur le compte de l'origine socio-économique, mais pour les enfants rroms, on donne une explication ethnique, avec la conclusion qu'il faut détruire le rromani comme langue de maison. En réalité, il faudrait établir une véritable méthodologie pour évaluer le niveau de bulgare des divers enfants et définir leur origine socio-économique, puis faire des études comparatives et ensuite apporter les conclusions scientifiques pour améliorer les programmes et non pas déclarer sans évidence de terrain que la langue maternelle empêche la langue nationale. Les enfants Rroms seraient-ils les seuls humains à ne pas pouvoir être bilingues ?

« Il y a aussi des familles qui préfèrent tout simplement être soi-disant modernes. Pour eux, parler dans la langue des ancêtres est une honte, un handicap. Ils estiment que la société dominante est le modèle absolu et qu'il faut l'imiter en tout. Parfois, ils parlent encore rromani avec les vieux, avec les cousins de la campagne ou du quartier, avec des amis d'enfance, un peu par condescendance, parfois pour plaisanter, mais quand ils parlent de "choses sérieuses" et avec leurs enfants, ils mettent la langue maternelle avec les vieux vêtements au grenier et s'affichent avec la langue dominante, comme étant la chose la plus naturelle du monde. Ah oui, cette langue tsigane, oui, c'est du passé, c'est un reste, ça ne me regarde plus, en tout cas pas mes enfants. Et pourtant ils ne sont devenus comme ça des ga‡és. Ils s'affichent ga‡és, mais ils ne savent plus qui ils sont et ce qu'ils sont : ils en sont ni des ga‡és, ni des rroms. Mais aux yeux des racistes, il n'y a pas de doute, ils resteront toujours des tsiganes. Qu'ils transmettent ou non la langue et la culture aux enfants, ils restent pour les racistes les mêmes tsiganes. Pour ne plus être stigmatisés, il faut qu'ils comprennent qu'il n'est pas important de changer la langue à la maison, mais de changer le regard des racistes, et pour cela de donner une information générale à la population pour qu'elle ait plus de respect de l'identité rrom, avec langue, culture, foi, identité, fierté et tout. En étant fiers de leur langue, ils combattent le racisme. En cédant sur la question de la langue (mais c'est bien plus facile de baisser la tête), ils donnent raison au racisme.

Ce qui est douloureux, c'est que si une seule génération abandonne la langue, celle-ci est le plus souvent perdue pour toutes les générations qui suivent, surtout de nos jours où les familles, comme en Bulgarie, vivent séparées des grands-parents et des cousins. Les enfants qui vivent en familles éparpillées dans les grands quartiers d'immeubles, surtout depuis le communisme, seuls avec leurs parents, n'ont pas en fait d'autre source qu'eux pour apprendre la langue. Et

quand ils grandissent ils n'ont pas le choix entre la langue rromani et le bulgare. Ils ne savent que le bulgare et donc les parents les ont privés d'une liberté fondamentale: celle de cultiver leur propre langue. On en voit qui font des efforts pour réapprendre le rromani et travailler dans les ONG pour aider les autres Rroms, vivant dans les quartiers pauvres, mais pourquoi toute cette peine, alors que leur mère aurait pu leur donner naturellement la langue en héritage.

Le rôle des ONG est très important dans ce sens, notamment des associations de femmes, pour faire comprendre cela avec beaucoup de conversations et de rendez-vous sur le terrain, dans les familles. C'est un travail à développer surtout avec les futures mères, car nous savons l'importance de la mère : on dit toujours "langue maternelle", les poètes bulgares du 19ème siècle disaient qu'ils avaient bu "leur langue au sein de leur mère, avec le lait maternel". Ceci est vrai aussi pour notre langue. C'est la mère qui passe le temps avec ses enfants, bien plus que le père, au moment de l'acquisition du langage. Elle doit transmettre à son enfant l'amour pour sa langue, il faut que toutes ses paroles entrent dans le coeur du petit et continuent d'y vibrer toute sa vie. Une fois que l'enfant a appris sa langue et l'amour pour sa langue, il ne peut pas l'oublier, et ses propres enfants auront droit à cette richesse, la langue, qui convoie aussi la philosophie, la sagesse. Je remercie ma mère pour tout ce qu'elle m'a donné dans la vie, mais plus que tout d'avoir planté dans mes veines la musique et la beauté de notre parler kalaydji, à partir duquel j'ai pu accéder aux autres variantes du rromani à ce sentiment de m'ouvrir à l'univers culturel rrom, riche et complexe.

La transmission de la langue par la mère est donc une part essentielle de l'éducation des enfants. Il peut y avoir beaucoup de publications, de livres, de poèmes et même de déclarations politiques sur les droits linguistiques — si la mère ne parle pas rromani à ses enfants, tous ces papiers seront des décorations. Ce travail commence au bord des lèvres de la mère qui chante à son enfant pour l'endormir, puis lui raconte les histoires pour le faire rire, lui faire peur, mais aussi pour le faire réfléchir sur les relations et les valeurs dans le monde que décrit la littérature orale. Ce travail continue avec toute sorte de publications, qui petit à petit élèvent le niveau de compréhension de l'enfant et du jeune, mais aussi il comprend des ouvrages destinés aux non-Rroms pour faire comprendre, estimer et respecter le génie de la culture rrom et ainsi détruire cette mauvaise image qu'ils ont de nous. La langue est un outil essentiel pour ce travail. Il faut pour cela la coopération de beaucoup de gens, Rroms ou non, pour ouvrir les yeux à tout le monde, surtout aux femmes au foyer dont le rôle est crucial. Tous les enfants ont besoin en parallèle de ce qu'ils apprennent de leur mère et de ce qu'ils lisent dans les livres.